

| | |
|---------------------|--|
| Zeitschrift: | Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie = Swiss journal of sociology |
| Herausgeber: | Schweizerische Gesellschaft für Soziologie |
| Band: | 2 (1976) |
| Heft: | 1 |
| Artikel: | Déviance et maladie : invitation à la collaboration interdisciplinaire |
| Autor: | Hutmacher, Walo |
| DOI: | https://doi.org/10.5169/seals-815140 |

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DEVIANC ET MALADIE: INVITATION A LA COLLABORATION INTERDISCIPLINAIRE ¹⁾

Walo Hutmacher

RESUME

Les schémas explicatifs traditionnels semblent insuffisants pour rendre compte des développements récents dans les secteurs jeunesse et déviance. Le détour par un travail théorique est nécessaire, de même que le développement de la recherche interdisciplinaire. Mais, quelles sont les conditions de la collaboration interdisciplinaire? L'auteur présente des réponses à cette question en s'inspirant tour à tour de l'épistémologie des sciences sociales et de la sociologie. Pour avancer dans la direction de la recherche interdisciplinaire, il propose d'augmenter les surfaces de contact entre spécialistes des différentes disciplines concernées (communication, formation), d'établir des rapports symétriques entre eux et entre leurs institutions et de concevoir la démarche vers l'interdisciplinarité comme une tâche scientifique en soi qui devrait en priorité se concentrer sur les problèmes théoriques fondamentaux que les différentes sciences humaines ont en commun. En contribuant à la construction de représentations nouvelles de la réalité, ce travail permettrait aussi de concevoir une pratique transformée.

ZUSAMMENFASSUNG

Die traditionellen Modelle scheinen zur Erklärung der jüngsten Entwicklung auf den Gebieten Jugend und Devianz ungenügend. Ein Umweg über die theoretische Arbeit ist notwendig sowie die Entwicklung der interdisziplinären Forschung. Welches sind die Bedingungen der interdisziplinären Zusammenarbeit? Der Autor formuliert Antworten zu dieser Frage aus der Sicht der Epistemologie der Sozialwissenschaften und der Soziologie. Um in Richtung interdisziplinärer Forschung weiterzukommen, schlägt er vor, die Kontaktflächen zwischen den Spezialisten der betroffenen Disziplinen zu erweitern (Kommunikation, Ausbildung), symmetrische Beziehungen zwischen den verschiedenen Spezialisten und ihren Institutionen herzustellen und die Anstrengungen in Richtung Interdisziplinarität als eine eigene wissenschaftliche Aufgabe anzusehen, die sich prioritär auf die grundlegenden theoretischen Probleme konzentriert, welche die verschiedenen Sozialwissenschaften gemeinsam haben. Durch die Produktion neuer theoretischer Vorstellungen trägt diese Arbeit auch zur Konzeption einer verwandelten Praxis bei.

1) Version élaborée de l'exposé présenté lors de l'ouverture du colloque.

L'invitation à discuter de la problématique des concepts de déviance et de maladie chez les jeunes n'entend en aucune manière suggérer qu'il s'agit d'élaborer des définitions académiques de ces concepts ni même que l'échange interdisciplinaire doive se limiter à la discussion de ces concepts qui n'ont de sens, de toute façon, qu'insérés dans un ensemble de propositions concernant leurs propriétés et leurs rapports à d'autres objets théoriques. En se donnant un thème théorique, le colloque entend bien plutôt convier sociologues, psychologues et psychiatres à expliciter et à confronter leurs perspectives théoriques afin de prendre la mesure de ce qui les sépare et de ce qui les réunit, au plan de la construction de la réalité.

Peut-être se demandera-t-on s'il est défendable de se pré-occuper de concepts, de théories et de méthodes de recherche alors que, plus que jamais, les parents, les éducateurs, les médecins, les responsables de la jeunesse et les politiciens s'inquiètent des développements les plus récents de la déviance juvénile. Mais n'est-il pas vrai par ailleurs que c'est précisément parce qu'on ne comprend pas la déviance juvénile qu'on demeure impuissant à l'affronter, la contrôler ou la gérer avec une probabilité raisonnable de succès? Le caractère à la fois diffus et planétaire des problèmes de la jeunesse, les variations infinies des manifestations de cette crise, la multiplication des institutions spécialisées pour la jeunesse et leur difficulté croissante à avoir prise sur les phénomènes auxquels elles sont confrontées sont autant d'indices du vieillissement des schémas et représentations traditionnels qui informent la pratique aussi bien que la recherche et façonnent les institutions au sein desquelles l'une et l'autre sont situées. Tout contribue à suggérer que le détour par une phase de travail théorique, loin d'être un luxe, est une nécessité impérieuse, même et surtout s'il s'agit de se préparer à faire face à des phénomènes nouveaux et, à bien des égards, déconcertants.

Le travail théorique est d'ailleurs déjà commencé; au cours des quinze dernières années, de nouveaux courants théoriques s'affirment, résultant pour une part de la différenciation des perspectives propres à chaque discipline, et pour une autre, non négligeable, d'échanges à travers les frontières des disciplines.

Il est cependant symptomatique que ce colloque interdisciplinaire soit réuni autour des concepts de déviance et de maladie plutôt qu'à propos d'un problème scientifique plus général, tel, par exemple, la genèse du comportement tout court. En effet, l'appel à la collaboration interdisciplinaire est devenu un des thèmes dominants du discours de politique de la science, particulièrement dans le cas de

la recherche orientée vers la solution de problèmes sociaux. Cet appel est formulé au premier chef par les praticiens et les politiciens sans doute de voir les perspectives scientifiques sur un même phénomène se multiplier, les contradictions entre elles s'accumuler, les théories et les données se diversifier, alors qu'ils attendent de la science qu'elle fournisse des modèles d'intelligibilité générateurs de consensus social. Dans une certaine mesure, l'interdisciplinarité est devenue une norme en même temps que se constituent des acteurs qui ont le pouvoir d'en sanctionner les manquements.

La collaboration interdisciplinaire apparaît donc comme une des possibilités de dépasser l'état actuel des connaissances scientifiques et elle jouit d'une grande légitimité sociale. Rien ne semble dès lors s'opposer à ce qu'elle s'instaure et se généralise. Et pourtant! Les exemples de collaboration réussie sont rares. Un seul type de recherche interdisciplinaire entre la sociologie, la psychiatrie et la psychologie a pris une certaine ampleur au cours des dernières années; elle est illustrée par les études épidémiologiques et les enquêtes qui cherchent à cerner les facteurs de certains types de comportements jugés déviants ou malades et qui, conduites par des médecins, font couramment intervenir des variables empruntées à la sociologie; certaines recherches sociologiques, recourant à des tests psychologiques, appartiennent au même type. Mais les résultats de ces travaux n'ont pas donné lieu à une véritable théorisation interdisciplinaire. Les démarches de la sociologie et de la psychologie restent d'autant plus étrangères l'une à l'autre que, chacune à sa manière, elles se bornent à reprendre les instruments techniques de l'autre et à créer, dans un sens ou dans l'autre, un rapport de subordination plutôt que de collaboration et de coordination des points de vue.

En fait, il semble donc bien difficile de dépasser le stade des souhaits ou celui des prétextes purement tactiques ou publicitaires. C'est peut-être que les conditions de la collaboration interdisciplinaire dans le domaine des sciences humaines ont été l'objet d'une attention insuffisante. C'est à ces conditions que seront consacrées les quelques réflexions qui suivent.

Dans son "Epistémologie des sciences de l'homme" 1), Piaget traite longuement de la recherche interdisciplinaire dans les sciences sociales et attire notamment l'attention sur quelques différences fondamentales entre les sciences humaines et les sciences naturelles.

Dans les sciences naturelles, la collaboration interdisciplinaire est à la fois une longue tradition et une pratique

nécessaire, d'une part parce que ces sciences comprennent un ordre hiérarchique de filiation des notions quant à "leur généralité et leur complexité croissante ou décroissante", et ensuite parce que, de par leur développement même, elles soulèvent toutes sortes de problèmes de réduction des phénomènes d'un degré supérieur à ceux d'un degré inférieur. Par conséquent, chacun des spécialistes des sciences naturelles a besoin d'une préparation poussée dans les disciplines qui précèdent la sienne dans l'ordre hiérarchique, et il recourt souvent à la collaboration directe de chercheurs appartenant à ces sciences "précédentes" ce qui, à son tour, conduit ceux-ci à s'intéresser aux problèmes soulevés par les sciences "suivantes". Il s'établit ainsi nécessairement un courant d'échanges et une sorte de continuité entre les différentes disciplines (physique-mathématique, chimie-physique, biologie-chimie-physique-mathématique, etc.). La recherche interdisciplinaire est en quelque sorte imposée aux sciences naturelles par la nature des phénomènes qu'elles étudient; des disciplines nouvelles voient le jour qui sont le produit direct de l'interaction à tendance réductionniste (bi chimie, biophysique, etc.).

Aucun ordre semblable n'existe parmi les sciences humaines: on ne voit pas de raison de ranger la sociologie avant la psychologie, la linguistique avant la démographie. Il existe bien, au sein des sciences sociales également, des tendances réductionnistes. Mais de telles tentatives sont généralement reçues par les autres disciplines comme des prétentions impérialistes injustifiables, ce qui n'est précisément pas le cas dans les sciences naturelles où le problème de la réduction se pose légitimement dans l'ordre hiérarchique de complexité décroissante et renforce par conséquent les rapports interdisciplinaires. S'il existe des divergences quant à la possibilité de la réduction (la biologie est actuellement le théâtre d'un tel débat) au moins le problème est-il posé en toute légitimité, étant entendu qu'une des solutions possibles consiste en la réduction partielle avec enrichissement du niveau inférieur et du niveau supérieur.

Ces constatations épistémologiques me semblent doublement pertinentes pour l'analyse des conditions de la collaboration interdisciplinaire entre psychologie, sociologie et psychiatrie. D'une part, elles suggèrent qu'il est erroné de concevoir le développement des sciences de l'homme et celui de leur collaboration par simple analogie avec le "modèle" des sciences naturelles; chacune des disciplines de sciences sociales construit légitimement sa propre perspective sur les phénomènes humains et rien, épistémologiquement, ne justifie une relation asymétrique entre elles. Mais n'est-ce pas là les déclarer définitivement incompa-

tibles? Si elles construisent légitimement leur propre objet, comment pourraient-elles se retrouver pour rendre compte du phénomène humain dans sa totalité? Dans l'opposition entre la différenciation et l'intégration, n'est-ce pas la première qui risque de l'emporter à long terme? Chez nombre des chercheurs des sciences sociales, l'idée persiste que sortir des frontières de sa propre discipline implique une synthèse et que la discipline spécialisée dans le travail de synthèse est la philosophie. Mais si des branches comme la psychologie et la sociologie ont péniblement conquis leur autonomie en opposant la vérification expérimentale ou statistique aux méthodes de pure réflexion, il est douteux qu'elles puissent, par l'intermédiaire de la seule philosophie, établir des connexions interdisciplinaires qui conservent leur caractère scientifique (Piaget). L'issue de cette contradiction ne réside apparemment ni dans la réduction ni dans la synthèse philosophique, mais dans la systématisation des acquis dans une théorie de plus en plus compréhensive de l'acteur social (individuel et collectif) qui, à tendre vers la totalisation, n'en demeure pas moins scientifique.

La seconde remarque concerne la position de la psychiatrie entre les sciences naturelles et humaines, position qui ne manque pas d'ambiguïté. Issue historiquement de la médecine, elle conserve de fortes filiations avec les sciences naturelles (notamment la physiologie et la biologie): néanmoins, la notion de relation sociale occupe une place de plus en plus prépondérante dans ses constructions théoriques et contribue à la situer parmi les sciences humaines. L'indétermination de sa position est sans doute à l'origine de certaines des oppositions les plus marquées qui traversent le champ psychiatrique dont certains courants sont franchement réfractaires à toute ouverture aux sciences sociales. Sous cet angle, il existe moins d'obstacles à la collaboration entre la psychologie et la sociologie.

Devenues autonomes depuis relativement peu de temps, les disciplines des sciences sociales apparaissent aujourd'hui comme des provinces fortement occupées à résoudre le problème de leur identité, de la spécificité de leur objet et de leur méthode. Leur faible institutionnalisation les conduit plus souvent à se concentrer sur la délimitation de leur territoire qu'à organiser des échanges. Il existe néanmoins d'importantes différences entre elles sous l'angle de l'institutionnalisation, de la légitimité et de l'ampleur des ressources matérielles et symboliques dont elles disposent. A leur tour, ces différences contribuent à renforcer le cloisonnement par le jeu des rapports de force qui s'instaurent inévitablement entre des acteurs plus ou moins fortement organisés et plus ou moins dotés de ressources matérielles et symboliques.

On peut lire comme une sorte d'épistémologie en acte la ré-partition des enseignements des sciences humaines en facultés, sections et aujourd'hui départements distincts. A l'origine même de l'acquisition de leur identité professionnelle par les futurs spécialistes, ce cloisonnement produit une situation qui tend à éléver et à renforcer les barrières plutôt qu'à préparer les échanges. Aujourd'hui encore, un psychologue ou un psychiatre peuvent ne rien savoir de la linguistique, de l'économie ou de la sociologie; inversément, les sociologues peuvent tout ignorer de la psychanalyse ou de la théorie de l'apprentissage. La formation en sciences humaines est objectivement organisée de façon à réduire les surfaces de contact entre spécialistes de disciplines différentes et à minimiser les probabilités d'échanges et de collaboration interdisciplinaire.

L'analyse sociologique des différences entre sciences naturelles et sciences humaines révèle l'existence d'un autre obstacle à la collaboration. Les sciences naturelles travaillent sur des objets idéologiquement beaucoup plus neutres que les sciences humaines. Le temps n'est plus en effet où la place de notre planète dans l'univers était un enjeu dans les rapports de pouvoir ou bien où l'étude empirique du corps humain et de ses organes était un crime passible de peines majeures. Dans leur propre domaine, les sciences naturelles sont devenues les productrices quasi uniques de représentations légitimes. Les sciences humaines n'en sont pas là et l'on peut douter qu'une situation analogue se produise pour elles: le rapport entre le sujet connaissant et l'objet connu est toujours aussi en rapport avec un sujet connaissant et agissant. Toute théorie des sciences humaines véhicule nécessairement une représentation de l'homme et des rapports sociaux, un projet d'homme et de société qui entretient des rapports (contradictoires, conflictuels, d'alliance, etc.) avec les représentations qui ont cours dans la société et qui contribuent d'une façon non négligeable à légitimer ou à contester les rapports de force existants, l'ordre des choses. Discours scientifique, les théories des sciences humaines ne sont jamais seulement des systèmes de concepts construits en vue de la vérification des faits au sein d'un processus de production scientifique qui serait isolé au débat social; elles sont toujours aussi enjeu dans le champ des conflits sociaux majeurs qui, dans les sociétés industrielles particulièrement, portent précisément sur le projet de société, la société en train de se produire.

Ainsi, la façon de conceptualiser la déviance sociale véhicule nécessairement en même temps une conception de la nature humaine et de l'ordre social. Partir du postulat que les comportements individuels sont entièrement déterminés par la société sans évoquer même le problème de la nature

et de la genèse de cette société, c'est proposer - implicitement ou explicitement - que l'ordre social repose sur le consensus, que la socialisation consiste en une simple intériorisation de règles et de valeurs sociales solidaires de cet ordre, que la déviance résulte d'une intériorisation défectueuse des normes, celles-ci étant supposées avoir le même sens pour tous les membres de la société. C'est donc prendre le parti de l'ordre établi en le présentant comme fondamentalement immuable et faisant l'objet d'un consensus. Au contraire, nous partons du postulat que la réalité sociale est le produit d'une construction historique, que les acteurs sociaux la construisent en situation à travers des dispositions plus ou moins permanentes à percevoir, penser, évaluer et agir, que ces dispositions sont elles-mêmes le fruit d'une genèse conçue à la manière d'un processus de construction. Dans cette conception, les acteurs sociaux (individuels et collectifs) disposent d'une relative autonomie de pensée et d'action, les degrés d'autonomie étant d'ailleurs inégalement répartis entre eux.

Ces deux exemples tendent à illustrer ce en quoi le discours des sciences humaines est aussi un discours social, enjeu des rapports de force entre groupes et classes ayant des intérêts différents.

La plus grande parenté entre l'unité d'analyse de la psychologie et de la psychiatrie (l'individu) avec le mode de perception de la réalité sociale qui prédomine dans nos sociétés contribue à expliquer que les deux disciplines psychologiques se soient institutionalisées plus rapidement que la sociologie et qu'elles aient pu se constituer une pratique clinique et thérapeutique. La plus grande accessibilité de l'individu à la "manipulation" expérimentale et clinique représente un autre facteur de cette orientation relativement rapide vers la pratique. Toujours est-il que cette évolution n'a pas manqué, à son tour, de renforcer le poids du discours des disciplines psychologiques, leurs ressources et leur légitimité. Elle a sans doute contribué aussi à une certaine fermeture de l'horizon épistémologique: la pratique vers laquelle est orientée une théorie est un des déterminants de cette théorie, en ce sens qu'elle délimite l'ensemble des propositions théoriques qui peuvent être considérées comme pertinentes et légitimes. Mais cela signifie qu'aux difficultés propres de la discussion interdisciplinaire s'ajoutent, entre la sociologie et une partie de la psychologie et de la psychiatrie les difficultés propres aux rapports entre la recherche et la pratique et qui tiennent notamment au fait que pour le praticien, les phénomènes ont un caractère d'immédiateté et d'évidence qui lui cachent souvent le rôle de ses propres schèmes et représentations dans la construction de la réalité à laquelle il est confronté.

Au départ, les conditions de dialogue interdisciplinaire entre psychologie, psychiatrie et sociologie sont donc précaires; de nombreuses barrières s'opposent à l'objectif:

- les formations scientifiques diffèrent dans leur contenu aussi bien que dans leur orientation; peu de choses sont communes entre la préparation d'un psychiatre orienté d'abord vers une pratique thérapeutique et celle d'un sociologue dont le rôle professionnel est essentiellement confiné dans la recherche scientifique,
- les institutions auxquelles appartiennent les spécialistes des différentes disciplines diffèrent quant à leurs dimensions matérielles et leur poids; leur reconnaissance sociale, leur prestige et leur pouvoir sont sans commune mesure,
- les contacts sont rares: si on commence à voir entrer quelques sociologues dans des organisations psychiatriques, la définition de leur rôle reste la plupart du temps assujettie à la logique de la psychiatrie et pose un problème pour ces organisations aussi bien que pour les sociologues; quant à la réciproque, l'entrée de psychiatres dans une organisation sociologique ...
- les trois disciplines ne se présentent pas comme un seul bloc, unies et homogènes, mais sont traversées elles-mêmes par des courants de pensée souvent divergents du point de vue de leurs options épistémologiques et de leurs orientations idéologiques,
- les représentations et les attentes réciproques risquent d'être plus souvent fondées sur des préjugés que sur une réelle connaissance.

Ce constat peut paraître pessimiste. Il n'est cependant pas proposé ici dans l'intention de décourager les initiatives de recherche interdisciplinaire. L'analyse des obstacles peut contribuer à une conception plus réaliste des conditions que se donnent les protagonistes, des cadres au sein desquels ils organiseront la collaboration interdisciplinaire ainsi que des modalités de cette collaboration. Cette analyse suggère également un certain nombre de mesures susceptibles de faciliter les échanges à plus long terme. Certaines voies d'action sont toutes tracées: augmenter les occasions de contact et d'échange pour s'habituer aux perspectives réciproques, expliciter les différences et en explorer la pertinence théorique et les possibilités de dépassement. A moyen terme, il sera indispensable d'inclure dans la formation des spécialistes des différentes disciplines des enseignements leur permettant non pas d'embrasser mais du moins de comprendre la problématique des dis-

ciplines voisines. Pour donner une direction à ce travail, j'aimerais revenir à l'analyse de Piaget qui propose de commencer par comparer les problèmes fondamentaux qui se posent dans les différentes sciences humaines, de chercher les convergences, les thèmes communs et les problèmes communs qui, selon lui, peuvent se formuler en des termes extrêmement généraux:

- le problème de la genèse, du développement, de l'évolution, de la production de structures nouvelles (nouvelles formes organisées) avec transformations qualitatives au cours des étapes,
- le problème de l'équilibre, des régulations et auto-régulation, de la reproduction des structures, le problème de l'organisation sous ses formes équilibrées,
- le problème de l'échange entre structures, échange matériel aussi bien que symbolique.

Ces propositions se situent à un très haut niveau d'abstraction et elles confirment que, contrairement à ce qu'on pense généralement, la recherche interdisciplinaire représente un travail en soi d'une part, et suppose un développement de la recherche fondamentale d'autre part.

Cela ne signifie nullement que cette recherche ne pourrait pas déboucher sur des conséquences pratiques. Au contraire, une pratique ne se conçoit pas à coups de recettes partielles et disparates, mais suppose un système cohérent de schèmes, de représentations, de savoirs et savoir-faire susceptibles de générer les stratégies appropriées à tout instant et en fonction de la situation. En matière de traitement et de prévention de la déviance, comme en d'autres domaines, la diffusion de l'innovation ne porte pas sur un produit mais sur un mode de production capable d'engendrer de façon relativement autonome une variété de stratégies et de comportements orientés par une même finalité. Parfois, pour résoudre un problème pratique, rien ne vaut une bonne théorie.

Dans leur ensemble, ces propositions peuvent paraître "théoriques", distantes et intemporelles. Je n'oublie pas pour autant le contexte historique et politique dans lequel nous sommes placés au seuil d'une période au cours de laquelle un effort particulier de recherche sera orienté vers la pratique, précisément dans le domaine de la jeunesse et de la déviance. Il me semble dès lors urgent de prendre le temps de la réflexion théorique et épistémologique fondamentale afin d'assurer une démarche plus sûre vers une finalité. Si, au cours de leur préparation et de leur exécution, les programmes nationaux de recherche

escamotaient ce temps au profit d'une production orientée essentiellement par les critères d'efficacité visible au grand public, on manquerait une occasion importante de sortir la recherche interdisciplinaire de l'impasse et sans doute en même temps de contribuer à la solution des problèmes de la pratique.

NOTE

- 1) Jean Piaget, *Epistémologie des sciences de l'homme*, Gallimard, Paris, 1972.

Walo Hutmacher
Service de la
recherche sociologique
8, rue du 31-décembre
1207 Genève